

HIGHLAND PARK BLUES

En suivant Diego en Californie, j'avais prétendu ne rien chercher, mais trois semaines après mon arrivée, je désespérais de ne rien trouver. Les Angelenos m'échappaient. Ils étaient là un jour et avaient disparu le lendemain. Comme si les rôles étaient chaque jour redistribués, avec un nouveau scénario et une nouvelle mise en scène. Les décors restaient les mêmes, à des détails près. Un matin avec Diego, on s'était arrêté dans un Krispy Kreme Doughnuts au croisement de Fairfax et Melrose Avenue. Mais quand j'ai voulu y retourner seul quelques jours après, il y avait un Starbucks à la place.

Jungle Julia était partie à New York pour une durée indéterminée et m'avait proposé de rester chez elle, à Highland Park. Comme je n'avais rien à espérer de Paris, j'avais décidé d'accepter son invitation et de prolonger mon séjour à Los Angeles. Entre l'errance et la déshérence, j'avais choisi la première option. Julia était toujours pleine d'attentions pour les autres. Ainsi, une bouteille de whisky japonais m'attendait à côté d'un pochon de weed sur la petite table en bois bleu électrique, sous le porche - il paraît d'ailleurs qu'en français, on dit galerie, plutôt que porche. Le quartier avait longtemps était le terrain de jeu des gangs mexicains et le théâtre de règlements de compte sanglants en pleine rue, aujourd'hui on ne verrouillait plus les portes avant d'aller se coucher. Le soir-même Diego m'avait envoyé un texto disant qu'il fallait que je rapplique à Laurel Canyon, où une fête d'expatriés français à Los Angeles était organisée. J'ai préféré resté seul à contempler la ville depuis ma colline, avec ma bouteille et un pétard bien costaud. Je n'étais pas d'humeur sociale.

Accrochée au mur en bois, près de la porte d'entrée, il y avait une photo encadrée de Thurston Moore qui souriait en tenant un vinyle du Metal Machine Music de Lou Reed. Sur un petit banc aux couleurs psychédéliques, près d'une famille de cactus, j'ai trouvé un exemplaire corné du roman de Joseph Conrad, "Victoire". J'ai feuilleté les premières pages et me suis immédiatement identifié à Axel Heyst, le héros solitaire du livre, isolé sur une île lointaine avec comme seul compagnon un volcan clignotant dans la nuit. M'est revenu alors le souvenir lointain de la Guyane et des montagnes sombres et humides de Cacao.

Au début des années 2000, alors que je vivais à Cayenne, je me suis fait pote avec Norbert, un mec originaire de ce petit village difficile d'accès, niché au coeur de la forêt amazonienne - dans les années 1970, la France y avait installé une communauté Hmong fuyant le Laos communiste pour peupler ce département en crise démographique et tirer profit des terres de Guyane encore inexploitées. Norbert m'avait invité chez lui pour le week-end et m'avait prévenu que les jeunes de Cacao gardaient un secret. Un samedi, ils se sont réunis à la nuit

tombée sur la place du village autour de trois pick-up chargés de sacs de nourriture et de bidons d'eau de source. Serrés comme des sardines dans les bennes des Toyota conduits par des gosses pas en âge d'avoir le permis, on a roulé dans la forêt amazonienne sur une route cahoteuse, à flanc de ravin. Après une demi-heure de conduite périlleuse, les 4x4 s'arrêtèrent au bout d'un chemin dans la jungle hurlante. On entendait toute sorte de bruits inquiétants là-bas et aucun n'était répertorié dans le "manuel des Castors Juniors" : des cris perçants, des battements d'aile amples, des hoquettements répétitifs et vénéneux. Les bras pleins des vivres empaquetés dans des cabas, nous avons marché jusqu'à percevoir une flamme qui dansait dans la nuit. Un homme blanc hagard et incapable de parler, se tenait là, au coin d'un feu, emmitouflé dans une tenue de camouflage. C'était un militaire du 9e régiment d'infanterie de marine, traumatisé après une mission contre l'orpailage clandestin qui avait fini en massacre dans la forêt profonde. La plupart des gens l'ignoraient, mais c'était un véritable western, là-bas. La presse locale avait parlé des semaines plus tôt de "l'évaporation dans la nature" d'un soldat du 9e RIMa. Il était là, sous mes yeux. Une semaine après, je lisais qu'il avait été retrouvé pendu à un arbre, suicidé. Le même jour, depuis un site d'observation du centre spatial de Kourou, j'avais assisté au décollage de la dernière fusée Ariane IV.

Plus tard dans la soirée, à Highland Park, "Victoire" continuait de faire son chemin dans ma tête. Je tirais sur un nouveau joint crépitant et chargé comme une mule, tandis que je cogitais sur une réflexion de Conrad à propos des lois de la finance. Selon lui, celles-ci fonctionnaient à rebours de celles de la nature : quand une entreprise faisait faillite, l'évaporation du capital précédait toujours la liquidation de la compagnie. Tandis que mon regard se perdait dans le tapis de lumières qui s'étendait devant moi à perte de vue, il m'avait soudainement semblé qu'il en allait de même pour moi et qu'il en irait ainsi de la ville de Los Angeles.

En allant me coucher, le visage de Thurston Moore sur la photo avait changé. Il ne souriait plus.

TOPANGA PARTIE II : LE FOLKLORISTE

La veille de mon retour à Paris, Diego m'a donné rendez-vous dans un diner d'Encino, sur Ventura Boulevard. Il m'attendait à l'entrée avec une gueule marquée d'un oeil au beurre noir, clope au coin de ses lèvres éclatées, le t-shirt blanc tâché de sang. "Tu devrais voir la

tronche de l'autre type”, a-t-il lâché dans une bouffée de fumée, avec son air à la James Dean. Un cliché. Je ne cherchais pas à en savoir plus ; Diego était du genre relax, mais toujours prêt à en découdre. Il ne s'en prenait qu'aux raclures et savait comment en débusquer une quand le besoin de purger la violence qui croupissait en lui se faisait sentir. Ce n'était pas seulement une façon d'extérioriser, mais d'exister. En général, il allongeait le gars, mais il était arrivé qu'il passe trois jours dans le coma après s'être fait démolir le portrait par un gaillard de South Central. C'était le jeu. Ce matin-là, même amoché, Diego tenait bel et bien debout. Ce qui voulait dire que quelque part à Los Angeles, un type était en train d'avaler sa soupe avec une paille.

Je ne m'étais jamais battu. Dommage, ça m'aurait aidé à trouver une issue cathartique parfois. Je me serais épargné des nuits à ne pas savoir que faire de cette boule qui enflait parfois encore dans mon ventre. J'aurais aimé pouvoir dire que les raisons qui m'empêchaient de foncer dans le tas étaient nobles, un signe d'intelligence ou de déconstruction du pire de la masculinité. La vérité, c'était que je n'étais juste pas assez téméraire pour ça.

|

Tandis que la serveuse, une étudiante qui portait encore des bagues, me versait une rasade de café après m'avoir servi une pile de pancakes, Diego me parla de Tyler, un pote d'enfance qu'il considérait comme son frère.

Tyler et Diego avaient grandi ensemble sur la côte est, avant que Tyler ne suive ses parents en Californie à l'adolescence. Diego passa dès lors toutes ses vacances chez Tyler, à Palo Alto. Ils allaient surfer à flanc de rocher dans les brumes de Rockaway Beach et fréquentaient la scène rock garage de San Francisco. Ils avaient même monté un groupe, baptisé Power Duo. Tyler était historien de la musique. Un folkloriste pour être exact, spécialiste des formes d'expressions musicales populaires du continent américain, mais bien renseigné sur les folklores du monde entier. Comme il s'était vu refuser un visa pour se rendre en Afghanistan, où il avait prévu de consigner sur bandes les traditions sonores locales qui pouvait encore l'être, il s'était engagé dans l'armée américaine à la fin des années 2000. Quand il fut envoyé dans la province de Kaboul, il avait en tête de concilier ses jobs de soldat et d'archiviste. Il fallait être fou ou très déterminé pour échafauder un tel plan. Sauf que, quelques jours après son arrivée, son unité était tombée dans une embuscade meurtrière. Tyler s'en était tiré avec une grave blessure à la jambe. Le reste du

bataillon était mort. En rentrant aux Etats-Unis, chez lui, à San Francisco, il avait sombré. Dépression, tentative de suicide, Fentanyl. Le tiercé gagnant du vétéran.

Au plus bas, Tyler s'est souvenu de son amie Mona, qu'il avait connue à Berkeley quelques années plus tôt. D'après Diego, il aurait réalisé qu'il avait toujours aimé cette fille. Mona dirigeait un petit module de recherche intégré au département de sociologie de UCLA, dans la lignée des travaux de sociologues tels que Jack Katz et Howard Becker, branchés sur l'expérience de la vie sociale des individus et leurs interactions, plutôt que sur les structures rigides de la société - si j'ai bien tout compris. Un matin, il a pris sa moto et a débarqué chez elle, à Topanga, où elle vivait dans le ranch légué par sa tante, une ancienne cascadeuse à Hollywood. Quand elle a ouvert la porte, elle lui a dit qu'elle aussi l'avait toujours aimé.

“Je sais, on dirait une comédie romantique à la con, a poursuivi Diego. Mais je sais pas quoi te dire, ça s'est passé comme ça. Mona lui a sauvé la vie, mon vieux ! Elle l'a aussi encouragé à reprendre son boulot de chercheur. Tu sais ce qu'il a répondu ? Que le folklore de l'Amérique contemporaine, c'était le blues des vétérans de la guerre. Le mec est monté sur sa Triumph, et a sillonné les cinquante États pour récolter les témoignages d'anciens militaires, qui sont conservés aujourd'hui sur des bandes à la bibliothèque du Congrès. Il a raconté sa vie dans un bouquin qu'il a appelé ‘Le Folkloriste’. Je te le filerai. Il est pas toujours au top, Tyler, mais il se soigne. Et il fait le meilleur café d'Amérique. ”

Sur ces mots, Diego se leva brusquement pour se diriger vers les chiottes. Il en ressorti dix minutes plus tard tout rafistolé, son t-shirt blanc passé de pile à face de sorte à ce que le côté ensanglanté se retrouve au dos, camouflé par sa veste en jean à moumoute. Il fila dehors sans régler la note ni même me jeter un regard. Non, mais le gars. J'attrapai mes clefs jetées sur la table en Formica et laissai un billet de 20 dollars au comptoir, avant de le rejoindre sur le parking. Affalé sur la portière de sa vieille Cadillac décapotable, Diego se débarrassa de son mégot d'une pichenette et me fit un signe qui voulait dire “on décampe”.

- On va où, mec ?
- Goûter au meilleur café d'Amérique.

II

Le ranch était niché au sommet du canyon, atteignable après une traversée abrupte et sinuueuse de la forêt de chênes de la réserve naturelle de Topanga. Une grande maison en bois dominait les lieux, à côté d'un enclos où deux chevaux se tenaient bêtement debout

autour d'un râtelier à foin vide. Le ciel était bleu et une légère brise venait caresser le pâturage. "J'ai pas du sang sur les dents", me demanda Diego, avant d'exhiber ses ratiche dans une grimace. Il avait promis à Tyler et Mona d'arrêter de se battre pour un oui ou pour un non. On aurait dit ces gosses à la sortie du bahut qui s'enfilaient un paquet de Stimorol pour camoufler l'odeur de la clope avant de retrouver ses parents. Quand la porte d'entrée s'est ouverte, une petite fille blonde sauta dans les bras de Diego. Celle dont j'imaginais qu'elle était Mona se tenait sur le seuil : "T'as une sale gueule, mon Diego. Tu t'es encore battu ?"

Le salon était immense, en même temps qu'un cocon réconfortant. Une grande baie vitrée donnant sur l'enclos dévoilait un lieu de vie baigné d'une lumière chaude et agréable. Je le sillonnai, pensif. La pièce était parfaitement ordonnée, cosy, bien qu'encombrée de petits bibelots disséminés un peu partout, de piles de bouquins et de plantes de toutes les sortes et de toutes les tailles ; les couvertures enchevêtrées sur les canapés aux rondeurs moelleuses agrémentaient l'endroit d'un patchwork de couleurs automnales. Un portrait de Woody Guthrie plastronnait, lui, sur un guéridon près de la grande cheminée en pierre, juste à côté d'un rocking-chair sur lequel dormaient une guitare sèche et un vieux banjo auquel il manquait deux cordes. Sur les murs, des tableaux se juxtaposaient de façon anarchique mais harmonieuse - des paysages du grand Ouest américain, les Appalaches, le désert des Mojaves au crépuscule. On trouvait aussi des tapis navajo, une réplique jaunie de la Constitution des États-Unis, ainsi que des photos anciennes et récentes de la petite famille, dont une prise à San Francisco, le pont du Golden Gate en arrière-plan. Certaines images, usées par le temps, dataient de la fin des années 1980, début des années 1990 : ici, Tyler et Diego, enfants, devant le Yankee Stadium affublés du maillot de la franchise du Bronx, figés dans un éclat de rire. Là, Mona, gamine, flanquée d'une casquette Disneyworld, sur la mirador de Zabriskie Point, la Death Valley en toile de fond. Dans un coin de la pièce, un vinyle crépitant tournait sur une platine seventies qui devait coûter très cher : il s'agissait d'une compilation de blues vintage intitulée *Blues Fell This Morning: Rare Recordings of Southern Blues Singers*, à en croire la pochette exhibée comme un trophée de chasse sur le coin du meuble.

Un grand tableau encore emballé dans du papier kraft était posé dans un coin de la pièce, contre la bibliothèque.

Mona nous invita à nous asseoir sur le canapé. Apparemment, Tyler n'avait pas beaucoup parlé ces derniers jours et il enchaînait les crises de panique depuis l'élection de Donald Trump. "Je lui ai demandé d'aller nourrir les chevaux quand vous êtes arrivés, ça l'oblige à

se relaxer, expliqua Mona. Les chevaux sentent l'anxiété des hommes et ils se braquent". La gamine surgit de nulle part devant moi, me faisant sursauter. "Oh, Sofia, doucement", l'interpella sa maman. Elle me tendit une poupée de Woody, le personnage de Toy Story, amputée d'une jambe. "It's daddy."

À travers la baie vitrée, on pouvait apercevoir au loin Tyler en train de remplir le râtelier à foin.

Les chevaux mangeaient, paisiblement.

III

Tyler prenait visiblement sur lui, mais faisait bonne figure. Sa solitude et son éloignement me ramenaient à un sentiment familier. Je ne savais juste pas dire si je l'avais déjà éprouvé moi ou si j'en avais été le témoin privilégié, il y a très longtemps. Le mec sentait bon le vétiver, portait une chemise à la Neil Young et culminait à presque deux mètres d'altitude. À table, il ne participait qu'occasionnellement aux échanges menés principalement par Mona. Parfois, Diego et Tyler se lançaient des regards qui en disaient long sur leur complicité historique. Ils n'avaient pas besoin de parler. Je me souviens avoir pensé que si on pouvait briser un homme de cette stature, alors il n'y avait plus d'espoir.

Après le déjeuner, Mona suggéra que Tyler nous prépare un café. "C'est le moment que tout le monde attend, s'excita Diego. Si tu veux voir comment on crée une œuvre d'art, tu devrais le suivre dans la cuisine", rajouta-t-il. "Ramène-toi, mec", me dit Tyler, dans de meilleures dispositions.

Le folkloriste maniait toutes sortes d'alambics avec beaucoup de minutie et de méthode. Chacun de ses mouvements était millimétré, liturgique, comme s'il manipulait des grains de café sacrés. Tyler était tout entier consacré à sa tâche, dans le moment, imperméable aux tracas de l'époque. Depuis combien de temps n'avais-je pas été entièrement dédié à une tâche, sans chercher à m'en distraire ? "Tu vois, tout est dans le processus. T'as lu 'Junky', de William Burroughs ? Au bout du compte, c'est pas la dose qui compte vraiment, c'est le folklore, le geste". La cuisine ne tarda pas à se remplir d'une odeur angélique et rassurante, tandis que de la fumée s'échappait de son installation complexe. Tyler m'a ensuite servi son elixir dans une petite tasse en céramique aux motifs natifs-américains.

Putain, c'était bel et bien le meilleur café d'Amérique. Je peux l'écrire aujourd'hui, j'en ai pleuré. Et je ne parle pas ici de petites larmes, mais des grandes eaux. Pathétique ? Peut-être. Comment un foutu café pourrait-il mettre un homme dans cet état ? Je crois juste qu'après la première gorgée, j'ai pris conscience de tout ce que Tyler avait dû surmonter pour en arriver à un tel breuvage. Aurais-je jamais pu en faire autant ? J'en doute.

L'après-midi s'écoula paisiblement. Si paisiblement que je me suis endormi sur un coin de canapé, le visage au soleil. Dans mon sommeil, les discussions se mêlaient à d'étranges visions : un type avec une guitare dansait avec des fantômes dans le désert, des créatures hurlaient dans la nuit et puis un trou béant se creusa dans le ciel. À mon réveil, Diego et Tyler étaient en train de déballer le tableau qui trainait dans la salon. "T'en penses quoi ? C'est ton genre de truc, non ?", me demanda Diego en le tenant bien droit devant moi. C'était le tableau de Sedona.

En partant, j'ai fait un détour par Skyline Trail, où habitait Sedona. Je savais qu'elle avait déménagé, mais quelque chose me poussa à y retourner. Je garai la Ford Mondeo rouge de location près d'un Land Rover flambant neuf qu'un mec, la quarantaine, était en train de faire reluire.

- Je peux vous aider ? Dit-il.
- Non, pardon, je passais juste voir l'ancienne maison d'une vieille amie. J'étais d'humeur nostalgique.
- Quelle amie ? Je vis ici depuis plus de dix ans.